

La posture du chercheur dans l'observation participante: de la trahison à la culpabilité

Agnès d'Arripe

Université Catholique de Lille
France

RÉSUMÉ :

Lorsque le chercheur pratiquant l'observation participante arrive à la production des résultats de sa recherche, il est confronté à une injonction paradoxale : « dire, sans dire ». Les exigences scientifiques l'enjoignent à communiquer ses résultats, les exigences relationnelles à ne pas dévoiler ce qu'il a observé comme membre d'une culture particulière. Notre pratique de chercheur en anthropologie de la communication nous amène à réfléchir à cette tension entre posture du chercheur comme membre d'une communauté scientifique, et comme membre d'un groupe social. Les théories de la communication nous aideront à comprendre cette posture particulière et les tensions en découlant.

MOTS CLÉS : observation participante, partition communicationnelle, trahison, culpabilité

ABSTRACT

When the researcher, while engaging in participant observation, comes to the production of the results of his research, he is faced with a paradox: 'to say without saying'. Scientific demands make him communicate his results while relational requirements make him not reveal what he observed as a member of a specific culture. Our research experience in anthropology of communication leads us to reflect on this tension between the researcher's position as a member of a scientific community, and as a member of a social group. Communication theories help us understand this particular attitude and tension arising therefrom.

KEYWORDS: participant observation, divided communicational, betrayal, guilt

RESUMO

Quando o pesquisador, praticando observação participante, chega à produção de resultados na sua pesquisa, ele é confrontado com uma injunção paradoxal "dizer, sem dizer". As exigências científicas levam-no a comunicar os seus resultados, as exigências relacionais exigem não revelar o que ele observou como um membro de uma cultura particular. A nossa prática de investigação em antropologia da comunicação leva-nos a refletir sobre esta tensão entre a postura do investigador como membro de uma comunidade científica, e como membro de um grupo social. Teorias da comunicação ajudar-nos-ão a entender esta postura particular e as tensões que dela decorrem.

PALAVRAS-CHAVE : observação participante, divisão comunicacional, traição, culpa

Introduction

Lorsque le chercheur qui pratique l'observation participante en arrive à la production des résultats de sa recherche, il se retrouve vite confronté à une injonction paradoxale : « il doit dire, sans dire ». Si les exigences scientifiques l'enjoignent à communiquer ses résultats, à dévoiler ce qu'il a observé lors de sa plongée au cœur du terrain, les exigences relationnelles l'enjoignent à se taire, à ne pas dévoiler ce qu'il a pu observer en tant que membre d'une culture particulière. Notre pratique de chercheur en sciences de la communication et plus particulièrement en anthropologie de la communication nous amène à réfléchir

à cette tension entre la posture du chercheur en tant que membre d'une communauté scientifique, et en tant que membre d'un groupe social. C'est sous l'angle des théories de la communication que nous questionnerons cette question de la trahison et de la culpabilité du chercheur. Nous verrons comment ces théories peuvent nous aider à comprendre cette posture particulière et les tensions qui en découlent.

La réflexion que nous proposons ici est liée à notre expérience de terrain. Nous avons, entre autres, été amenée à réaliser avec notre équipe, une recherche au sein d'un établissement d'hébergement pour per-

sonnes âgées dépendantes (EHPAD). Cette recherche portait sur un dispositif particulier mis en place en son sein, un PASA pour Pôles d'Activités et de Soins Adaptés. Selon l'Agence Régionale de Santé du Nord-Pas-de-Calais, le PASA est un espace au sein d'un EHPAD qui dispose d'une file active d'au moins 20 malades éligibles parmi les résidents hébergés. Il permet d'accueillir dans la journée, des résidents de l'EHPAD (12 à 14 personnes) présentant des troubles du comportement modérés. Des activités sociales et thérapeutiques sont proposées au sein de ce pôle dont les principales caractéristiques sont : l'accueil d'une population ciblée ; la présence d'un personnel qualifié, formé, soutenu et ayant exprimé une volonté d'exercer auprès de ces malades ; l'élaboration d'un projet adapté de soins et d'un projet de vie personnalisé ; la participation des familles et des proches ; la conception d'un environnement architectural adapté et identifié par rapport au reste de la structure.

La recherche menée au sein de cet EHPAD avait pour objectif de répondre à l'interrogation suivante, du moins d'en cerner les enjeux : en quoi et comment l'introduction d'un PASA transforme-t-elle d'une part les expériences, vécus, comportements des personnes impliquées, d'autre part les rapports entre les différentes parties prenantes de l'EHPAD ? Subsidairement était visée la mise en relation des réponses et/ou constats posés avec «ce que cela dit» des compétences à l'œuvre dans ces espaces novateurs et du repérage de celles-ci.

1. Méthodologie mise en place

Cette recherche s'est inscrite dans une perspective inductive, compréhensive et qualitative, même si différents indicateurs quantitatifs ont également été mis en œuvre. Le « but » était bien ici de comprendre et saisir de l'intérieur les ressorts et processus à l'œuvre, plutôt que d'expliquer de l'extérieur, facteur par facteur. Dans ce cadre, nous avons choisi de mettre en place trois méthodologies complémentaires pour mener à bien notre démarche : l'observation participante, l'analyse situationnelle et les entretiens compréhensifs.

Trois chercheurs provenant de trois disciplines différentes ont été mobilisés sur ce projet. Ainsi, les entretiens compréhensifs ont été menés par un chercheur en psychologie, l'analyse situationnelle par un chercheur en sociologie et l'observation participante par nous-même, chercheuse en sciences de l'information et de la communication.

La méthodologie de l'observation participante telle que nous l'avons déployée trouve ses fondements dans la démarche anthropologique (Winkin, 2001). Le chercheur se rend sur le terrain et il consigne dans son carnet de recherche tout ce qu'il a pu observer. Il s'agit donc de capter les interactions au moment même où elles se déroulent. Cette méthode a pour avantage principal de permettre un accès direct aux événements et aux situations, le matériau récolté est

relativement spontané. Elle permet également de prendre en compte les éléments non verbaux de la communication ce qui nous semble particulièrement important ici vu le public rencontré. En effet, ce que les médecins (Rigaud, 2001 ; Ploton, 2009) appellent le «syndrome démentiel de la maladie d'Alzheimer» se caractérise par un déficit lent et progressif au niveau de la mémoire couplé à des perturbations d'une ou plusieurs autres fonctions dites supérieures comme le langage ; la coordination de l'activité gestuelle ; la capacité à reconnaître par l'usage des sens la forme d'un objet ou la capacité de discerner un fait ; les activités mentales de planification et de régulation des comportements.

Notre objectif est de «rendre le monde étudié visible de l'intérieur» (Coulon, 2002, p.103) c'est-à-dire de comprendre, de l'intérieur, la vision du monde et la rationalité des actions des individus concernés. Cela implique de ne pas considérer uniquement la maladie d'Alzheimer sous l'angle du déficit mais bien de manière pragmatique, à travers ce qu'elle fait faire (Gichet, Hennion, 2009).

Concrètement cela a consisté en nous rendre au PASA durant huit journées complètes et deux demi-journées sur une période allant de septembre 2011 à décembre 2011. Nous avons également suivi, en février, une aide-soignante durant une matinée afin d'assister aux toilettes dans les étages et au repas des résidents. Enfin, nous avons assisté durant un après-midi aux activités d'animation.

Lors de nos journées au PASA, nous participions activement aux activités, interagissant avec les résidents et les aides-soignantes et allant même jusqu'à assister le personnel dans son travail d'animation. En nous référant aux quatre grandes catégories d'observation de Gold (1958), nous qualifierions notre rôle de «participant as observer» traduit par «participant comme observateur» car nous avons pu développer avec les aides-soignantes des relations au fil du temps qui les ont conduit à nous confier certaines tâches d'animation. Si dans un premier temps, de leur propre aveu, notre présence les inquiétait quelque peu et les rendait mal à l'aise, le malaise s'est rapidement dissipé et a fait place à une relation de confiance. C'est ainsi que nous avons progressivement été amenée à gérer seule un groupe pour le Scrabble, des jeux de société variés, des quizz... A ces moments, nous n'étions plus dans un rôle d'observateur formel mais notre observation se réalisait plutôt de manière informelle par le biais de la participation à la réalisation des tâches quotidiennes des aides-soignantes.

C'est donc à l'issue de ces journées d'immersion au cœur du terrain que nous consignons par écrit les interactions verbales et non verbales dont nous avons été témoin. Pour réaliser cette retranscription non exhaustive, nous avons utilisé la méthode du carnet de recherche de (Derèze, 2009). Cette méthode propose d'organiser la prise de notes autour de cinq axes. Nous avons veillé à les prendre en compte et à les distinguer lors de notre prise de note :

- Les constats et paroles : ce qui se passe réellement en dehors de nous-mêmes. On peut y retrouver des gestes ou des paroles prononcées telles quelles par les participants (ex : X se met à pleurer et dit « je veux retourner chez moi ».)
- Les adhérences subjectives : informations tirées d'indices, d'impressions, de sentiments (ex : Y a l'air énervée, elle s'exprime de manière agressive)
- Les interprétations sauvages : interprétations réalisées à chaud, sur le terrain (ex : le fait de prendre le temps permet d'en gagner)
- Les pistes et perspectives : idées d'approfondissement comme des livres à lire, des sujets à creuser (ex : l'angoisse du soir est-elle un des éléments propres à la maladie d'Alzheimer ?)
- Les méta-réactions : nos réactions affectives vis-à-vis de notre objet de recherche (ex : je suis triste de voir cette résidente angoissée car personne ne vient la chercher à 17h00)

L'utilisation d'un carnet de recherche de ce type nous permet d'introduire de la réflexivité au sein de notre démarche et de tenir compte de notre subjectivité à certains moments. De cette manière nous n'assimilons pas nos déductions (adhérences subjectives) aux faits que nous avons réellement pu observer (constats et paroles). La prise en compte de nos méta-réactions nous permet aussi d'éviter tant que faire se peut les biais liés à notre affectivité lors de l'analyse des résultats. Nous éviterons ainsi, par exemple, d'accorder une importance démesurée à un événement sous prétexte qu'il nous a choqué ou touché.

C'est notamment l'usage d'un carnet de ce type qui nous permet, selon nous, d'inscrire notre démarche d'observation participante dans la continuité des travaux de Goffman entre une attention de tous les instants à ce qui se passe et un désengagement.

La méthode de l'observation participante nous semblait adéquate ici car notre approche théorique s'appuie notamment sur les travaux de Goffman (1974), Kaufmann (2008) ou encore Winkin (1988). Elle nous conduit à considérer les comportements quotidiens des hommes comme négociés par chacun dans une sorte d'improvisation permanente qui se soumet toutefois à des règles conduisant les négociations. Nous allons donc nous intéresser au « banal », aux comportements semblant naturels mais derrière lesquels se cachent une série de règles implicites qui permettent de structurer la vie en société. Ces règles s'acquièrent lors de la socialisation au sein de différents groupes d'appartenance dont les membres partagent certains rites d'interaction et codes communicationnels communs, différents de ceux partagés par les autres groupes. Une certaine socialisation s'opère au sein de ces groupes et des logiques communicationnelles et stratégiques propres se mettent en place. Cette socialisation s'opérationnalise, se consolide ou

se modifie lors des interactions. Elle permet à tout à chacun de savoir comment il convient de se comporter dans une situation donnée. Comme le signalait déjà Sigman en 1979, «être âgé et plus spécifiquement, être âgé dans le contexte d'une institution pour personnes âgées, nécessite la maîtrise (habituellement implicite) de règles organisant l'adaptation du comportement communicatif à ce contexte.» (Sigman, in Winkin 2000, p.256)

Il ajoutait que l'adhésion à ces règles ou leur transgression allait se répercuter sur la définition du statut, du rôle... que les membres de l'institution s'accordent mutuellement. Nous partons de l'hypothèse que le fait que les personnes accueillies au PASA souffrent toute de la maladie d'Alzheimer ou de démences apparentées ne les empêche pas de respecter une série de règles implicites dans les interactions. Nous nous inscrivons dans la lignée des travaux de Guichet et Hennion (2009) selon lesquels la maladie s'intègre au comportement. Il devient alors difficile de distinguer ce qu'elle fait faire au malade malgré lui et à son insu de ce qu'elle lui fait faire au sens où elle est un appui pour agir ou faire agir les autres. La personne va jouer son rôle au sens de Goffman (1973). Elle va également « utiliser » sa maladie d'une certaine manière. Attention toutefois, cela ne veut pas dire, comme le signalent à nouveau Guichet et Hennion (2009) que le malade va « faire semblant », ou qu'il n'est qu'une marionnette de sa maladie, mais que dans les situations qu'il va vivre, il pourra accentuer ou limiter ses engagements, se retirer dans sa maladie ou la mettre en retrait, la faire oublier ou s'en servir comme paravent.

Au cours de nos observations au sein du PASA et, plus largement, de l'EHPAD, nous désirions identifier les éventuels rites d'interaction et codes communicationnels implicites communs aux personnes appartenant aux mêmes groupes. Nous avons également identifié les confrontations pouvant exister entre des individus ne partageant pas les mêmes « codes ». Nous nous sommes également interrogée sur l'existence d'une culture propre au PASA, de ces règles implicites guidant les comportements et qui pourrait se distinguer quelque peu de la culture de l'établissement dans sa globalité. Cela permettra notamment de suggérer sous quelles modalités se constitue un modèle d'accompagnement et d'organisation émergeant de cet espace de pratiques et de vie.

L'observation participante nous a donc permis de nous décentrer de notre propre point de vue et de comprendre de l'intérieur les logiques et les langages des acteurs observés. En cela, nous nous approchons d'une démarche ethnométhodologique (Coulon, 2007), car il s'agit d'une sorte d'apprentissage progressif des logiques et des langages en étant immergé dans le quotidien des acteurs.

2. La réception du rapport du recherche : le chercheur comme traitre

La question que nous souhaitons discuter ici tient

à la manière dont le rapport de recherche a été reçu par l'équipe et plus particulièrement par les aides-soignantes avec lesquelles nous avons travaillé. Il nous interroge sur la posture du chercheur pratiquant l'observation participante et sur la trahison qu'il opérera indubitablement pour réaliser un travail de qualité. Comme le dit Winkin (2001, p. 190) : «L'effet de miroir qu'offre le rapport publié est souvent trop violent pour ceux qui sont 'brutalement' objectivés. Leur réaction peut être très émotionnelle, entraînant un sentiment de culpabilité chez l'anthropologue, accusé d'avoir trahi les amitiés sinon les 'secrets' de la tribu.». Ce que nous avons pu ressentir et ce qu'ont pu ressentir les personnes que nous avons observées est loin d'être un cas isolé lorsque l'on pratique l'observation participante. Hughes (1996, p.278) ne disait-il pas que l'observateur «même si il observe à travers un trou de serrure, joue un rôle – celui d'espion. Et (lorsqu'il) rapporte ce qu'il a observé, il devient une sorte de dénonciateur.» Hughes parle même du risque de s'attirer la haine du groupe. C'est ce qu'a vécu ce jeune chercheur revenant dans l'établissement scolaire où il avait mené son observation participante (Vienne, 2007) : «Comme j'étais revenu durant l'année scolaire 2001-2002 pour renégocier avec la direction une poursuite de mon terrain, ce professeur me suivait pas à pas, m'ayant signifié clairement son intention de me «casser la gueule»»

Sans aller jusqu'aux menaces physiques, nous avons retrouvé cette réaction émotionnelle lors de la restitution de notre travail à l'équipe. Bien que tous les extraits présentés dans le rapport aient été anonymisés, les aides-soignantes nous ont reproché d'avoir dévoilé des choses qu'elles nous avaient dit durant les temps de pause, des choses qui faisaient partie de leur vie privée et qu'elles nous avaient confié à nous uniquement. Si certains propos ont effectivement été tenus lors de temps de pause, qui se prenaient toutefois au sein même de l'espace de travail et avec les résidents installés aux côtés des professionnelles, d'autres ont été tenus dans le cours de l'action professionnelle, mais relevaient effectivement d'aspects relatifs à la vie privée. Il faut noter que les propos tenus étaient parfois particulièrement violents et que nous les avons repris tels quels, car ils nous semblaient pertinents par rapport à nos objectifs de recherche. A titre d'exemple, l'extrait suivant de notre rapport de recherche :

(...) Les ASG sont extrêmement critiques envers le mode de prise en charge mis en place dans l'EHPAD, de manière générale. Même si elles ne critiquent pas directement les personnes ou ne mettent pas en cause le mode d'organisation, nous trouverons des signes de cette vision négative dans leur « sur-valorisation » du PASA et des différences qui y existent selon elles (le fait de faire beaucoup d'individuel, de s'occuper de personnes...), ainsi que, parfois, de manière assez brutale, dans leurs sentiments par rapport à leur propre vieillesse ou à celle de leurs proches. L'extrait suivant en témoigne (datR : lignes 203, 204) : « Sophie dit qu'elle espère toujours avoir le courage de se (elle mime le geste de se tirer une balle). Yolima explique que si c'était pour un de ses proches, elle préférerait payer quelqu'un en H24 individuel. Sophie dit que c'est cher.»

(...)

Lors d'échanges préalables avec les membres de l'équipe de recherche nous nous inquiétions déjà de la réception de ce rapport par les aides-soignantes. C'est donc en connaissance de cause que nous avons choisi de dévoiler ces extraits. Ne pas rapporter ces propos aurait été logique dans un cadre d'interprétation qui était celui de la vie ordinaire mais aurait constitué un manquement important eu égard notre objet de recherche. La logique scientifique et le système de pertinence associé à celle-ci nous enjoignait à dévoiler ces informations. Pourtant et malgré ces raisons légitimes, nous avons ressenti cette culpabilité dont parle Winkin, car nous nous sommes départie de notre posture scientifique. Nous ne pouvons faire autrement, nous glissons sans cesse de notre posture d'interactant «lambda» à notre posture de chercheur. C'est d'ailleurs cela aussi qui entretient la confusion. Nous avons bien agi du point de vue de la science, mais du point de vue des interactions ordinaires ou, pour le dire autrement, selon le code implicite des relations interpersonnelles, nous avons mal agi. Lors de la restitution des résultats de l'observation participante, le chercheur se trouve pris dans une double contrainte. Il doit à la fois dire et ne pas dire. Il est soumis à une injonction paradoxale : décrire la réalité le plus fidèlement possible tout en ne dévoilant pas tout. Au-delà des aspects éthiques qui ont déjà abondamment fait l'objet de débats (notamment Bonte, 1991 ; Hughes, 1996 ; Cefai, Amiraux, 2002 ; Genard, Escoda, 2010), nous avons cherché à comprendre ce sentiment de trahison d'un point de vue communicationnel.

2.1. Les théories de la communication pour comprendre la trahison

Nous nous inscrivons dans la conception orchestrale de la communication avec cette idée de la communication comme un processus social permanent, intégrant de multiples comportements tant verbaux que non verbaux. En référence à l'Ecole de Palo Alto (Watzlawick et al., 1972), nous dirons que la communication, l'acte de communication commence dès le moment où l'on se comporte et pas quand on formule un message. Comme le signale Claude Duterme (2002, p. 61), «cela renvoie à la multiplicité des interactions locales, à la signification qu'elles ne manquent pas de faire naître dans le chef des individus et aux réactions littéralement en chaîne que cela suscite ». Si pour nous, la communication ne se limite pas à une juxtaposition de messages verbaux ou non et que nous ne contestons nullement la place centrale de la relation, nous désirons toutefois apporter une nuance à l'affirmation qui voudrait que tout soit communication. Nous préférons dire que « tout est potentiellement communication ». C'est dans la performance et par le regard porté sur lui par les acteurs que le caractère communicationnel de l'objet ou du comportement apparaîtra ou non. Ainsi un même objet pourra revêtir une signification

communicationnelle forte dans une interaction et ne pas être intégré comme signifiant dans un autre. Tout objet, humain ou non, aura toutefois ce potentiel communicationnel puisqu'il pourra devenir performance de la culture.

Le chercheur en communication est celui qui cherche à comprendre les règles du jeu. Si nous reprenons la métaphore orchestrale, nous dirons qu'il cherche à découvrir la partition qui règle le fonctionnement de l'orchestre social ou organisationnel. Il essaye de comprendre ce qui se passe au sein des interactions qu'il observe. Nous dirions toutefois que la partition n'est pas écrite à l'encre invisible, mais bien à l'encre sympathique : la plupart du temps, nous ne la voyons pas, mais nous pouvons la rendre apparente « à volonté ». Pour ce faire, il nous faudra d'abord être à même de choisir la partition adéquate dans un cadre précis, en fonction de notre perception des attentes des autres instrumentistes.

Si l'analyse des systèmes peut nous aider à définir le niveau pertinent, la pragmatique de la communication va nous permettre d'aller au-delà en observant les comportements et leurs règles d'interaction (Saint-Georges, 2001).

En effet, pour les auteurs se revendiquant de l'approche pragmatique comme James et Schiller, ce qui existe réellement, ce ne sont pas les choses mais les choses en train de se faire. Comme le signale Breton (2008, p.10), pour les pragmatistes « l'expérience est à l'origine et à l'arrivée de toute connaissance ». Le monde n'existe pas indépendamment des interprétations que l'on s'en fait et n'est pas donné en soi même si, au fil du temps, les croyances qui ont bien fonctionné dans leur confrontation avec le réel se cristalliseront en sens commun donc en savoir mutuellement partagé restant toutefois remaniable en fonction des circonstances.

En nous inscrivant dans cette filiation et à la suite d'auteurs comme Pierre de Saint Georges ou Claude Dutermie, nous désirons dépasser le rôle « organisant » de l'action que peut avoir la communication, pour nous intéresser à la place de la culture vue comme régulateur des organisations. Le terme « culture » étant polysémique et renvoyant à des représentations diverses, il nous semble essentiel de clarifier la définition que nous lui appliquons ici. Nous entendons la « culture » au sens de l'anthropologie de la communication telle que nous venons de la définir en nous référant à Yves Winkin. Comme le diront Birdwhistell et Scheflen, la culture est ce qui nous permet d'« agir de façon régulière et prévisible » (Scheflen in Winkin, 2000, p.152). Goodenough la définira comme étant « tout ce qu'il faut savoir ou croire pour se conduire d'une manière acceptable pour les membres de cette société, et ce dans tout rôle qu'ils accepteraient pour chacun des leurs. » (Goodenough, in Winkin, 2001, p.127)

Il s'agit donc davantage de redondances comportementales qui apparaissent au sein de l'organisation et font sens pour les individus qui s'y trouvent (Saint-Georges, 1990) que de valeurs partagées par un groupe. On retrouve également ici l'influence des

pragmatistes selon lesquels les savoirs de la vie quotidienne sont adéquats à l'action et l'accompagnent en ce qu'ils servent à se mouvoir au sein des relations sociales (Le Breton, 2008).

Les choix que nous opérerons dans la masse quasiment infinie de comportements possibles dépendront des autres et du contexte. Un même comportement pourra en effet être jugé comme étant adapté à certaines situations mais complètement inadéquat dans d'autres. C'est grâce à la redondance de certains comportements au sein d'un même système que les comportements deviendront prévisibles, que des règles du jeu s'établiront. Ces « règles du jeu » guideront les individus dans leurs choix comportementaux et leur permettront de comprendre la situation dans laquelle ils s'inscrivent. Il existe selon nous des systèmes de règles comprises à la suite de Wittgenstein (Nizet, 2007) comme un ensemble de procédures qui s'inscrivent dans la conscience pratique de l'acteur et qui sont mises en œuvre dans ses actions. Ces systèmes de règles sont propres à des systèmes ou sous-systèmes sociaux mais nécessitent une mise en œuvre dans l'action pour exister. Cette actualisation est permise par l'intériorisation de ces règles par les acteurs qui choisissent alors de les mobiliser en fonction de leur interprétation de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Cette idée rejoint la notion de « membre » telle que Garfinkel la décrit. Pour Garfinkel, on devient membre en s'affiliant à un groupe, à une institution et cette affiliation requiert la maîtrise progressive de routines inscrites dans les pratiques sociales. Le membre ne va plus se poser de question sur ce qu'il fait, ces routines seront, pour lui, implicites. Pour les ethnométhodologues, le membre est une personne dotée « d'un ensemble de procédures, de méthodes, d'activités, de savoir-faire, qui la rendent capable d'inventer des dispositifs d'adaptation pour donner sens au monde qui l'entoure. » (Coulon, 2007, p.42)

Dans notre hypothèse, le fait que, dans l'observation participante, les informateurs se sentent toujours trahis peut être lié à la distorsion dans la typification de mon comportement. Comme le dit Schütz (2008) quand je suis en interaction avec l'autre, je le typifie et ce n'est qu'une partie de sa personnalité qui va entrer dans la relation. Ce faisant, je m'auto-typifie également, je m'implique dans la relation avec certains aspects de ma personnalité. Ce qui se passe ici c'est que même si j'arrive avec la typification chercheur, le fait que je me socialise au sein de ce terrain particulier et que j'en acquière peu à peu les codes me fait passer de cette typification à celle de membre (Garfinkel, 2007), de collègue, de consocié (Schütz, 2008). Nous sommes devenue un membre de leur catégorie. Goffman (1975) utilisera le concept de « catégorie » qui, chez lui, peut s'appliquer à n'importe quel agrégat. Il évoque plus particulièrement une catégorie stigmatisée, mais nous faisons l'hypothèse qu'il est possible d'étendre l'acceptation du terme à tout agrégat ; donc, en ce qui nous concerne plus particulièrement, à la catégorie profes-

sionnelle des aides-soignantes gérontologiques¹ et plus particulièrement à celles qui travaillent au sein du PASA. Les personnes qui appartiennent à une même catégorie vont souvent en désigner la totalité des membres en parlant de « groupe » ou de « nous ». Les personnes extérieures désigneront aussi cette catégorie en termes de groupe, même si l'ensemble des membres ne forment pas un groupe unique. Ils sont en effet incapables d'une action collective et ne montrent aucune structure stable et globale d'interactions mutuelles. Quand deux membres d'une même catégorie se rencontrent par hasard, ils se comporteront différemment, car ils se reconnaîtront comme membres d'un même groupe. En étant membre d'une certaine catégorie, un individu a souvent d'autant plus de chance d'entrer en contact avec n'importe quel membre, voire d'établir une relation avec lui suite à une rencontre. Selon Goffman (1975), la catégorie peut avoir pour fonction d'inciter ceux qui la composent à former entre eux des groupes et des relations, même si la totalité des membres n'en constitue pas pour autant un groupe.

Nous remarquons en observant nos cahiers de recherche que, très vite, cette appartenance au groupe n'avait rien de simulé pour nous. Les deux extraits suivants du compte-rendu de nos observations illustrent, par comparaison, ce sentiment d'appartenance que nous avons développé au PASA, mais pas dans les étages. Ils montrent qu'au PASA, nous ne nous distinguons pas des aides-soignantes tant dans notre manière d'écrire « nous », que dans les activités que nous réalisons. Notons que nos observations ont débuté fin septembre. Nous avons donc déjà passé quelques journées au PASA.

Extrait du compte-rendu des observations au PASA, 7 novembre 2011, lignes 123-127

Nous essayons de jouer aux petits chevaux, mais Jean-Marie vole les pions. Micheline ne comprend pas le jeu, seule une dame joue plus ou moins bien (Nicole), mais je dois reprendre la place de Jean-Marie qui se lève pour aller déambuler et chercher à manger. Nous continuons vaille que vaille avec Micheline.

L'extrait suivant est par contre tiré de nos observations d'un des repas au cinquième étage de l'établissement. Nous n'avons observé qu'un repas à chaque étage, nous n'avons donc pas vécu la même socialisation qu'au PASA. De plus, lors de ces observations, nous restions assise sur le côté, prenant des notes dans notre carnet.

Extrait du compte-rendu des observations aux étages, 9 décembre 2011, lignes 5-9

Les AS parlent entre elles. Il est question d'un rehausseur pour une résidente, l'AS dit que c'est à l'ergo de le faire, mais que celle-ci n'a pas le temps. Les AS s'échangent des informations : « Monsieur Jean mange en bas, tu sais, il est resté au

PASA ». Une résidente (madame D.) demande de manière insistante un café. L'AS lui répond : « il n'y a pas de café pour l'instant, ce sera après le repas.

Chez Goffman (in Joseph, 2003), le groupe est une organisation sociale dont les éléments sont des individus se percevant comme membres. Ces individus perçoivent l'organisation comme une entité collective distincte qui serait séparée des rapports particuliers qu'ils ont entre eux. Les membres du groupe se soutiendront mutuellement et marqueront de l'hostilité envers les non-membres. En cas de contact avec des membres d'un autre groupe, les participants ne savent pas comment maîtriser les impressions d'autrui et se trouvent donc dans une situation de malaise pouvant conduire à l'embarras. Ce soutien et cette hostilité est quelque chose que nous retrouvons au sein du PASA. L'extrait suivant est particulièrement révélateur de cela.

Lorsque nous nous rendons en observation au PASA, nous allons manger au self avec le personnel de l'établissement. Les aides-soignantes du PASA, elles, mangent rapidement au sein du PASA.

Extrait du compte-rendu des observations au PASA, 25 octobre 2011, lignes 119-120

(...) les ASG nous disent que nous devons aller manger sinon il n'y aurait plus rien au self. Nous nous y rendons. Les administratifs ou responsables d'étages ou de services sont installés à une table, les médecins et psys à une autre, et le personnel de restauration à une autre. Il semble y avoir des castes qui ne se mélangent pas. Quand nous revenons, les ASG ont juste fini, nous nous asseyons pour prendre un petit café avec elles. Elles nous disent que nous allons nous tutoyer quand on vient, mais qu'aux réunions on se vouvoiera car, ici, ils n'aiment pas qu'on se mélange.

Nous remarquons qu'il existe bien des groupes différents au sein du PASA et que nous sommes clairement identifiée par les aides-soignantes comme un membre de leur groupe. Nous sommes invitée à adopter des comportements différents au sein de notre groupe et en public, lorsque des membres de groupes différents seront présents.

Ayant acquis par la socialisation, la maîtrise de la partition communicationnelle propre à la situation, nous devenons un membre de l'orchestre à part entière et c'est en cette qualité que les autres membres vont jouer avec nous. L'immersion nous conduit à parler, à bouger, à nous comporter comme les aides-soignantes que nous observons. C'est d'ailleurs cela que nous reproche le médecin de la structure, qui s'exclamera lors de notre restitution du travail : « quand je lis votre rapport, j'ai l'impression que je lis quelque chose qui a été écrit par l'une d'entre elles »². Lors de la remise du rapport, c'est la typification chercheur qui reprend le dessus et ce de manière brutale. Non, nous n'étions pas vraiment un membre, nous étions bien

¹ Pour pouvoir travailler au PASA, les aides-soignantes ont reçu une formation supplémentaire en gérontologie

² Une aide-soignante

restée un chercheur et ce de bout en bout. Elles se sont donc trompées dans la façon qu'elles avaient de nous considérer et donc de se comporter. L'erreur fait mal, car les comportements auraient été différents si elles savaient s'adresser au chercheur.

Cela rejoint encore ce que dit Schütz dans la distinction qu'il opère entre l'observateur «lambda» et le chercheur. L'observateur des interactions le fera à partir de sa situation biographique propre à l'intérieur du monde social tandis que le chercheur observera avec un système de pertinences différent de celui de la vie quotidienne. C'est le problème scientifique qui l'occupe, ou son objet de recherche qui va conditionner les structures de pertinences qui fonctionneront comme schème de sélection et d'interprétation. Cela rejoint ce que Bourdieu appelle Toutefois le chercheur noue un contact avec le groupe à étudier comme un homme parmi ses semblables. Il procède de manière analogue à celle de l'observateur d'un modèle d'interaction sociale dans le monde de la vie quotidienne. Il y a donc tromperie puisque, quoi qu'en pensent les personnes observées, le chercheur ne se départit pas de son attitude scientifique, il écoute les choses avec une oreille particulière ne retenant que ce qui l'intéresse dans le cadre de son projet scientifique. Il ne peut entrer comme « consocié » dans le modèle d'interaction avec un des acteurs de la scène sociale, sans abandonner, au moins temporairement, son attitude scientifique. Nous avons partagé physiquement le temps et l'espace des aides-soignantes, mais cet espace et ce temps était pour nous particulier. Ce que nous jugions comme pertinent ou non l'était en fonction de notre problématique, de nos connaissances scientifiques sur le sujet et non pas d'une réserve de connaissances socialement dérivées et approuvées. Le regard porté sur le monde était différent et si nous voyions les mêmes choses, nous ne les regardions pas de la même manière.

Nous sommes également proches en ce sens de ce que Génard et Escoda (2010) nous disent des tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. Pour ces auteurs, ces deux postures sont loin d'être incompatibles. Nous passons, en effet, fréquemment dans une posture objectivante dans le cadre de nos échanges ordinaires, lorsque qu'en cas de conflits ou de désaccords par exemple, nous sommes amenés à nous extraire du temps de l'interaction pour nous interroger sur les raisons des comportements observés. Malgré tout, la posture objectivante implique, pour le scientifique, un certain nombre d'exigences différentes de celles de la posture participante. Il y a une prétention à la validité des résultats de sa recherche, validité qui sera examinée par ses pairs par le biais de certains critères. La posture participante, de son côté, implique un certain nombre d'exigences éthiques comme le respect, mutuel, la sincérité ou encore un impératif de vérité (Génard, Escoda, 2010).

3. Un chercheur coupable ?

Si l'approche communicationnelle nous permet de comprendre le sentiment de trahison ressenti par les personnes observées, qu'en est-il du sentiment de culpabilité ressenti par le chercheur que nous sommes ? Si nous devons recommencer, nous agirions de la même manière pourtant nous ne pouvons pas nous débarrasser de ce sentiment douloureux de ne pas avoir agi correctement, d'avoir eu un comportement coupable en abusant de la confiance des personnes observées. Or, nous n'avons jamais caché la raison de notre venue et à aucun moment, nous n'avons signalé ou laissé entendre que nous n'étions plus là pour observer. Le concept de ruse (Hennion et al., 2012) est intéressant ici. En effet, pour ces auteurs les capacités d'improvisation, l'ingéniosité dont il est possible de faire preuve dans le déploiement d'arrangements avec les conditions de l'échange peuvent être qualifiées de ruses. Ainsi, nous ne rappelons pas que nous sommes là pour observer, ou quand les aides-soignantes nous disent qu'elles sont maintenant habituées à notre présence même si elles étaient un peu sceptiques au début, nous rappelons que nous ne sommes pas là pour juger... Nous déployons, tout au long de notre période d'observation, une série de petits stratagèmes interactionnels destinés à gagner leur confiance. Ce n'est pas de tromperie qu'il s'agit, mais bien de ruses destinées à négocier au quotidien notre présence dans le groupe.

Quelque part, en nous socialisant à la culture communicationnelle du PASA, nous avons joué le rôle d'espion. Nous n'avons jamais quitté notre posture de chercheur et on ne peut rien nous reprocher sur un plan explicite, mais, sur le plan implicite, nous ne portons plus cet habit lorsque nous interagissons au sein du PASA. Nous étions devenue une aide-soignante parmi d'autres et cela presque à notre corps défendant. En effet, bien que consciente de notre statut de chercheuse, nous nous comportons comme la situation nous enjoignait de le faire, notre analyse du contexte nous amenait à produire des comportements qui avaient été incorporés par la socialisation. Ces comportements étaient devenus pour nous implicites au moment où nous les pratiquions et ce n'est que plus tard, par la mise à distance de nos analyses que nous pouvions observer cela hors contexte.

Selon notre modèle de la construction d'une partition communicationnelle, placé dans une situation nouvelle, nous allons utiliser notre réflexivité pour identifier le cadre de l'interaction compris ici, à la suite de Goffman, comme le contexte, la façon dont nous devons le comprendre et le guide pour l'action qui en découle pour une situation spécifique. En effet, en fonction du contexte : objets présents, règles explicites, « métacommunication courante »³, nous

³ Nous nous référons ici aux théories communicationnelles de Palo-Alto qui décrivent la métacommunication comme la communication sur la communication, la communication sur la manière dont il faut comprendre le contexte et la relation. La manière dont les objets seront mobilisés, la façon dont le groupe se saisira des règles explicites énoncées, les actes de déférence, la manière dont les

allons associer une série de comportements verbaux ou non que nous avons incorporés lors de nos socialisations primaire et secondaires. Nous testerons ensuite notre définition du cadre via la « métacommunication test ». En se comportant de telle ou telle manière et en observant la réaction des autres participants à ses comportements et à ceux des autres membres du groupe, l'individu testera presque littéralement les règles communicationnelles qu'il pressent. Il pourra, suite aux tests effectués, infirmer ou confirmer ses hypothèses sur le cadre identifié et modifier, si nécessaire, cette identification. Par les comportements que l'individu adoptera alors, il viendra renforcer, via la métacommunication courante, la partition communicationnelle. Notons enfin que l'individu pourra également s'extraire du cadre de la situation pour mettre en œuvre une métacommunication construite durant laquelle il pourra justifier le choix des règles communicationnelles mises en place, de telle partition plutôt que telle autre.

Dans le cas qui nous occupe, lorsque nous sommes dans notre bureau, à rédiger notre rapport, c'est la socialisation de chercheuse qui reprend le dessus et nous nous comportons en fonction des règles communicationnelles associées à ce statut. Il nous faut partager nos connaissances donc communiquer nos résultats à nos pairs, mais aussi, aux personnes qui ont participé à notre recherche. Notre perspective est davantage rationnelle, nous sommes au service d'un idéal de savoir. Par contre, lorsque nous nous rendons à l'EHPAD pour présenter les résultats suite à la remise du rapport, nous oscillons entre les deux contextes. Nous sommes à la fois le chercheur qui vient présenter son travail avec toutes les règles communicationnelles associées à cette position, mais nous sommes également la personne qui a interagi avec d'autres durant plusieurs journées et était, par là-même, devenue un membre de leur groupe. C'est de la tension entre ces deux postures, entre ces deux typifications que naît la culpabilité, car les règles communicationnelles y étant associées ne sont pas compatibles. Si je veux respecter les règles communicationnelles du chercheur, je vais bafouer celles du membre et vice versa. Les deux rôles sont ici incompatibles. La « métacommunication test » nous renseigne sur un mauvais usage des règles communicationnelles. A notre sens, il n'est pas possible de dépasser ce paradoxe lié à la nature même de la méthodologie de l'observation participante. Toutefois, d'autres méthodologies que nous pratiquons par ailleurs, la méthode d'analyse en groupe par exemple (Van Campenhout, Chaumont J-M, Franssen, 2005), permettent de concilier le rôle du chercheur et le rôle du membre sans trahison ni culpabilité. Elles ont pour avantage d'impliquer les différents acteurs d'un bout à l'autre de la démarche de recherche. Ces méthodes ne sont pas exemptes de défauts et ne permettent pas l'immersion au cœur des pratiques de l'observation

participante. Elles sont d'ailleurs souvent complémentaires à des démarches plus ethnographiques et permettent, autant que faire se peut, de réconcilier les deux identités de la personne chargée de la recherche.

Bibliographie :

- ARS Nord Pas de Calais. « Les Pôles d'Activités de Soins Adaptés (PASA) dans la région Nord Pas de Calais ouvertes en 2011 ». Dernière modification en janvier 2012. http://www.ars.nordpasdecalais.sante.fr/fileadmin/NORD-PAS-DE-CALAIS/votre_sante/Personnes_agees/Plan_Alzheimer/alzheimer2012-01/2012-01_PASA_ouverts_2011.pdf (consulté en 18/06/2012)
- ARS Nord Pas de Calais. « Critères d'admissibilité des malades Alzheimer ou apparentés en vue de l'ouverture d'un pôle d'activités et des soins adaptés (PASA) dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées (EHPAD) ». Dernière modification en 21/02/2013. <http://www.ars.nordpasdecalais.sante.fr/Appel-a-candidatures-PASA-2012.129679.0.html> (consulté le 21/02/2013)
- Bonte, P. (1991), Questions d'éthique en anthropologie. *Sociétés contemporaines*, 7, issue 7 : pp. 73-85.
- Cefaï D., Amiraux V. (2002), Les risques du métier. Engagements problématiques en sciences sociales. Partie 1. *Cultures & Conflits*, 47, 3 : pp.15-48.
- Coulon, A. (2002). *L'Ecole de Chicago*. Paris : PUF.
- Coulon, A. (2007). *L'ethnométhodologie*. Paris : PUF.
- Derèze, G. (2009). *Méthodes empiriques de recherche en communication*. Bruxelles : De Boeck..
- Saint-Georges, P. (1990), Stratégies culturelles d'entreprise : une approche par la communication. *Dossier de l'Institut des Sciences du Travail de Louvain-la-Neuve*, 12 : pp. 89-97.
- Saint Georges, P. (2001), La formation-symptôme. Intervention et changement dans les organisations. *Communication et Organisation*, 17 : pp. 194-216.
- Dutermé, C. (2007). *La communication interne en entreprise. L'approche de Palo Alto et l'analyse des organisations*. Bruxelles : De Boeck.
- Garfinkel, H. (2007). *Recherches en ethnométhodologie*. Paris : PUF.
- Genard, J-L., i Escoda, M. R. (2010). La "rupture épistémologique" du chercheur au prix de la trahison des acteurs? Les tensions entre postures « objectivante » et « participante » dans l'enquête sociologique. *Ethique publique*, 12, 1 : pp. 139-163.
- Goffman, E. (1973). *La mise en scène de la vie quotidienne -1. La présentation de soi*. Paris : Minuit.
- Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris : Minuit.
- Gold, R. (1958), Roles in sociological field observation. *Social Forces*, 36 : pp.217-213.
- Guichet, F., Hennion, A. (2009), Vivre avec Alzheimer, vivre avec un « Alzheimer ». Recueillir l'expérience des aides à domicile, *Gérontologie et société*, 1, 128-129 : pp.117-128
- Hennion, A., Vidal-Naquet, P., Guichet, F. (2012), « Une ethnographie de la relation d'aide : de la ruse à la fiction, ou comment concilier protection et autonomie », Présentation faite en ateliers de réflexion du

participants se présenteront, le choix du vocabulaire... sont autant d'éléments métacommunicationnels.

- département d'éthique, Lille, 25 juin 2012.
- Hughes E. C. (1996), *Le regard sociologique. Essais choisis*, Paris : Editions de l'Ecole des hautes études en sciences sociales.
- Kaufmann, J-C. (2008). *Quand Je est un autre. Pourquoi et comment ça change en nous*. Paris : A. Colin.
- Le Breton, D. (2008). *L'interactionnisme symbolique*. Paris : PUF.
- Ploton, L. (2009), A propos de la maladie d'Alzheimer. *Gérontologie et société*, 1 : pp. 128-129 : pp.89-115.
- Rigaud, A.S. (2001), Symptômes de la maladie d'Alzheimer : point de vue du médecin, *Gérontologie et société*, 2, 97 : pp.139-150.
- Van Campenhoudt L., Chaumont J-M., Franssen A. (2005). *La méthode d'analyse en groupe : Applications aux phénomènes sociaux*. Paris : Dunod
- Vienne, P. (2007). La politique du terrain brûlé. *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/221#sthash.OR1jO6We.dpuf>, consulté en 27 février 2013.
- Watzlawick, P., Helmick B., Jackson, D. (1972). *Une logique de la communication*, Paris : Seuil.
- Winkin, Y., (éd.) (2000). *La nouvelle communication*. Paris : Seuil
- Winkin, Y. (éd.) (1988). *Erving Goffman : les moments et leurs hommes*. Paris : Seuil/Minuit
- Winkin, Y. (2001). *L'anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*. Paris : Seuil